

La douceur du sucre

La semaine avait commencé dans l'agitation : cris, mouvements convulsifs, course après les infirmières débordées et exaspérées :

« Elle a soif !

- Elle est sous perfusion, elle n'a pas besoin de boire...

- Elle demande de l'eau gazeuse...

- Cela va augmenter les nausées ! »

...

« Elle étouffe, il faut un masque à oxygène, vite !

- Et où ils sont les masques ? Tu le sais, toi, Christine ? »

...

« Elle souffre, elle a peur, augmentez les calmants !

- Cela lui ferait perdre sa lucidité.

- A quoi bon être lucide si c'est pour hurler de douleur et d'angoisse ? »

Aller chercher de force de l'eau gazeuse dans la salle de repos des infirmières, les obliger à trouver ces masques à oxygène, alors qu'elles n'ont qu'une envie : s'asseoir et faire une pause... Retourner en courant dans la chambre : « Le masque à oxygène arrive, tu vas aller mieux ! ».

Impossible de la calmer, elle est terrorisée.

Allers et retours incessants entre la maison et l'hôpital, se relayer pour essayer de la rassurer tout en supportant l'insupportable, répondre aux appels des amis et de la famille en tentant d'atténuer le choc : « Oui, ils ont fait une chimio ; non, on ne peut pas opérer, c'est généralisé, elle a été prise trop tard, quand elle s'est effondrée d'un seul coup, il y a quinze jours ; oui, vous pouvez lui écrire, on lui lira la lettre. »

Et puis cette décision prise en quelques instants le mardi soir : « Puisque l'hôpital d'Aix estime qu'il n'y a plus rien à faire, ramenons-la à Paris, à l'hôpital Saint-Louis comme elle le réclame. Elle a confiance dans l'équipe qui la suit pour son diabète et qu'elle connaît bien. S'il reste quelque chose à tenter pour la sauver, ils le feront. Sinon, au moins elle sera bien entourée et bien accompagnée... »

Quelques coups de téléphone le lendemain matin, l'hôpital d'Aix est soulagé d'être débarrassé d'un cas sans espoir défavorable pour ses statistiques... On s'organise dans l'urgence.

Jeudi matin de bonne heure, fermeture précipitée de la maison, première ambulance jusqu'à l'aéroport de Marignane, montée dans l'avion par la porte arrière, les passagers qui nous regardent, qui regardent cette femme au teint blafard, perfusée, sur une civière, avec un masque à oxygène...

La brutalité du médecin du SAMU qui la tâte comme si elle était un morceau de viande, en disant sans ménagement devant elle : « L'hôpital d'Aix ? Ils ont fait du beau travail, elle est bien hydratée pour une mourante » et « A quoi bon la déplacer ? Cela ne va rien changer ».

Atterrissage à Orly Ouest où une autre ambulance nous attend. Le chauffeur me demande s'il doit mettre la sirène en fonctionnement. « Non, inutile, il n'y a plus d'urgence ».

Arrivée en fin d'après-midi à l'hôpital Saint-Louis qu'elle aime tant, installation immédiate dans la chambre qu'elle connaît bien, les médecins viennent la saluer : « Vous allez vous reposer après ce grand voyage et demain on vous prend en mains ». Elle ouvre les yeux, les reconnaît, leur sourit faiblement, leur demande de leurs nouvelles... Elle est rassurée.

Les médecins m'entraînent dans le couloir. « L'hôpital d'Aix a fait tout ce qui était possible, mais sans résultat ; de toutes façons le cancer a été détecté beaucoup trop tard, il est généralisé. Rassurez-vous, elle ne va pas souffrir, son diabète va nous aider : elle n'a pas eu d'insuline depuis ce matin et nous n'allons pas lui en donner ; elle va s'enfoncer progressivement dans un coma sucré. Il est probable que demain ou après-demain elle partira en douceur. »

Après ces journées d'agitation, de douleur et d'angoisse, elle est enfin apaisée : elle a refermé les yeux, son souffle est plus léger. Il n'y a maintenant plus rien à faire, si ce n'est échanger quelques mots à voix basse avec le personnel du service qui vient la voir et essaie de nous réconforter. Il règne dans la chambre une sorte de douceur qui pourrait être consolante si elle n'était terrifiante : elle signifie que le combat est perdu, qu'il ne sert plus à rien de courir, de crier, de harceler infirmières et médecins. Il ne nous reste plus qu'à attendre dans l'impuissance la plus totale que sa respiration s'arrête.